

*Meina*



*À Meïna,  
et à la folie qui l'emporta  
le troisième soir de décembre.*



## *I*

*J'*ai fait le tour, hier, de tout ce qui me semblait indispensable, avant de m'asseoir sur un banc, fatigué de tourner autour d'un axe mobile et fuyant.

Juste après t'avoir quittée, j'ai suivi la route qui mène à la falaise, pour éviter le petit cabanon. Il paraît que le propriétaire est revenu... Il ne supportait pas la foule, et la ville l'ennuyait. Je ne sais pas si tu as eu l'occasion de le revoir, ces temps-ci. Il me semble bien malade. Je n'ose pas l'approcher, car je ne saurais que lui raconter. Je ne trouverais même pas une excuse à formuler ! Tu sais combien il m'est désagréable de ne pouvoir me justifier...

Je te dirais bien ce qui lui est arrivé, mais je sais que tu n'aimes pas ce genre de littérature morbide. Je ne t'imposerai donc pas ces confidences décousues.

J'apprécie ton silence et ton regard immobile qui finit par modifier l'éclat de ton visage. Surtout le soir, lorsqu'on

## *Meïna*

n'a plus rien de banal à se dire... que l'on commence à s'entrevoir...

Je rejette ton image, puis je la reprends, pour constater le vieillissement du papier. Il me semble que c'est le soir, après le dernier plat, qu'on s'aide vraiment à se retrouver dans un univers inconnu, plus chaud et plus accueillant.

J'écoute.

Je m'habitue à ta voix, à tes silences. Je ne suis plus seulement là pour te regarder. Tu pourrais être n'importe qui. Une simple image de souvenir...

Ce soir-là, pourtant, je te parlais d'une grande réception qui avait été donnée en l'honneur de je ne sais quoi.

J'étais venu m'asseoir en face de toi. Pour t'observer à travers tes cils. À ta droite, une femme était assise. Je me souviens l'avoir regardée longtemps sans me lasser. Mal à l'aise, elle semblait jouer le jeu de la solitude. Les discussions ne la touchaient pas. Parfois, machinalement, un sourire éclairait son visage, lorsque quelqu'un disait quelque chose de drôle. Elle n'avait pas encore résolu le problème. Ça se voyait !

Le marié, lui, évoluait loin de ces préoccupations. Il était comme privé de toute sensibilité. Se voulant cordial, il s'affairait à droite et à gauche, s'occupant des convives à temps compté pour ne pas offusquer les uns ou les autres.

## *Meïna*

Bien plus tard, je me suis aperçu que je parlais à des gens que je ne connaissais pas. Ils étaient là, partout...

Lorsque je me suis enfin tourné vers toi, j'ai compris à ton regard que j'avais dû dire des tas de choses qui t'avaient étonnée. Hélas ! il m'est impossible aujourd'hui de m'en souvenir.

Longtemps après, tu m'as demandé de ne plus parler que pour toi, mais les mots ne venaient pas. Tu as alors découvert un monde de silences...

Pourtant, je n'étais pas venu pour contempler les étoiles ! Et puis, même... Si aujourd'hui je te décris cette comète inconnue ou mille autres choses encore, je ne voudrais pas que tu t'imagines qu'un soir mes pensées sont allées vers ces gens-là.

Je me retrouve dans la pénombre d'une fin d'après-midi de décembre, sans la force de m'embarquer dans de longues explications.

Ce que j'ai à dire, je te le dirai un soir. Ou peut-être jamais. Tu n'es pas obligée de me suivre... D'ailleurs, tout cela a si peu d'importance !

Je me sens las.

J'ai beau fermer les yeux pour t'imaginer, j'ai du mal à fixer mon attention sur une attitude ou un trait de ton visage.

Il est possible aussi que je ne me souvienne plus de rien.

## *Meïna*

J'ai l'impression d'être soutenu par une canne trop courte. Je vois défiler les pierres sous mes pas.

Je me souviens que tu avais ri et qu'il y avait autre chose encore, mais tout ça, c'est si loin... C'était il y a des années, n'est-ce pas ?

On ne s'était sans doute jamais vus.

Alors, à quoi bon ?...

Un jour, peut-être, on se découvrira vraiment. Mais pas ce soir. Non. Pas ce soir. Je suis trop fatigué...



*L*e vent de la mer aurait pu souffler quarante jours.

Il aurait, alors, renversé deux navires s'approchant des côtes avec leur chargement d'or.

Le premier se serait écrasé sur un écueil, et sa coque disloquée aurait été rejetée sur le sable de la plage.

Pourtant,

L'OR N'A JAMAIS ÉTÉ RETROUVÉ

et les enfants s'amuse<sup>n</sup>t aujourd'hui dans l'épave. Ils ont même bâti des châteaux de sable tout autour, pour la protéger d'éventuels ennemis. On a enterré le corps des marins près du grand pin, au bout de la plage. Les gens ont fait venir un chariot tiré par des bœufs pour qu'on leur fasse une sépulture plus correcte, et les femmes des victimes ont eu de belles médailles.

Le second navire aurait eu plus de chance. Coupé en deux par une lame, on aurait juste eu le temps de le voir

## *Meïna*

plonger, englouti par la mer affamée, jusqu'au fond du gouffre.

On en aurait à peine parlé sur les journaux...

Comme le jour où j'avais gravé mon nom sur une pierre.

Ne m'en veux pas, Meïna. Je n'avais plus d'argent à t'offrir. Je n'avais qu'une coulure de miel dans le creux de ma main lorsque la dernière mouche de la saison l'emporta sous son aile.

Regarde.

Les doigts que je porte au bout de mes mains n'ont plus la force de prier. Ils sont raidis par le froid. La route que j'avais empruntée n'a pas abouti à l'étoile brillant au-dessus de ton visage immobile.

Alors, pourquoi espères-tu encore que la fièvre te délivrera de l'emprise de la sève ?

Tu sais bien que je n'ai jamais aimé ces jeux dangereux,

CAR ILS T'ONT PERDUE

comme ils m'ont perdu, du temps que j'étais encore jeune et sous ton influence.

Aujourd'hui, ton roi est prisonnier, et des murs de pierre l'empêchent de parler. Il n'est plus qu'une ombre fragile guettant la moisson. Les murs humides ont ranimé ses rhumatismes et il se traîne difficilement de son lit à sa fenêtre.

IL N'ATTEND PLUS RIEN DE TA BONTÉ.

Si tu l'appelais, il ne survivrait pas à ton cri. Tu sais bien

## *Meïna*

qu'il a souffert et que son cœur est fatigué... Qu'il n'atteindra jamais les collines sacrées qu'il n'a jamais pu contempler.

Il s'est assoupi sous un arbre et, depuis ce jour, il sommeille. Ses pieds sont las de le traîner vers des horizons toujours plus éloignés.

Il a soif de vin brûlant.

Il voudrait fondre sous la lumière, mais il n'a plus la force de dominer ses instincts animaux.

IL MEURT et je suis sûr qu'il le regrette.

\*

« DIS-MOI, MEÏNA, ces événements t'ont-ils paru semblables aux mots que nous avons échangés dans la chapelle ?

— Celle qui se trouve si loin, derrière le rideau de soie jauni par le temps ?

— Oui, celle dont l'autel avait été recouvert d'un drap noir et où l'on avait sacrifié un nouveau-né pour apaiser ta soif.

— Je ne me souviens plus vraiment. Il y avait un homme, n'est-ce pas ?

— En effet.

— C'est lui qui m'a guidée dans ma robe de deuil.

— Un voile noir cachait ton visage. Tu tremblais de tout

## *Meïna*

ton corps. Je me souviens que l'air était humide, que nous avions peur de nous tourner vers la porte.

— Le cocher ne nous avait pas attendu. Il était parti...

— Oui, il était parti vers une destination qui nous était alors inconnue. Il avait dit qu'on l'appelait de toute urgence au bout du pays.

— Maintenant je me souviens. Il y avait du vent...

— Et de la brume sur le chemin. Tu t'appuyais sur mon épaule avant de venir t'agenouiller devant l'autel. Tu pleurais...

— Je pleurais, mais mes larmes étaient douces. Elles coulaient sur mes joues comme des caresses sur tes doigts... Nous étions seuls, n'est-ce pas ?

— Il me semble, mais je ne pourrais l'affirmer...

— Il y avait un nid d'oiseau abandonné dans le confessionnal. Tu n'as pas voulu que j'y touche. On l'avait vu naître. Quelqu'un nous avait dit qu'il était là depuis le début des temps. Crois-tu qu'on pourrait y retourner ?

— Pourquoi pas ? Je pense qu'on nous accepterait encore. J'ai toujours sur moi cette robe noire et ce voile devant le visage.

— J'ai gardé aussi mon costume et la pochette de soie que tu m'avais offerte pour notre mariage.

— Écoute. Le vent... il souffle sous la porte... J'entends les sabots des chevaux... et le fouet du cocher...

*Meïna*

— J'entends aussi le gros portail de fer qui grince sur ses gonds...

— Et la lune, là-bas... Elle se lève. Elle est immense. Et pâle comme le visage d'un enfant malade... J'entends des pas sur le gravier. Des pas lourds.

— Oui. Ils approchent.

— Qui peut venir ce soir, ici, dans un lieu si éloigné de tout ? Si loin de toute vie humaine ?

— Il faudrait peut-être cacher le corps de l'enfant.

— Non. Laisse-le sur l'autel. Regarde comme le rouge de son sang se marie bien avec le noir du drap sur lequel il repose...

— Que tu es belle ! Je n'ai jamais connu d'autre femme que toi. Tu es la vierge noire. Celle que tout le monde voudrait posséder...

— Ça y est. La pluie tombe. Je reconnais son odeur.

— Nous sommes un soir de décembre. Embrasse-moi. Ton baiser a le goût de la nuit. Aime-moi.

— Approche-toi de la lame.

— On ouvre la porte. Ne te retourne pas : tu aurais peur.

— Il nous a retrouvés ? Dis-moi, c'est bien lui ?

— Oui, c'est lui. Nous aurions dû partir tout de suite.

— Maintenant il est trop tard.

— Je sens sa main sur mon épaule... Dis-lui de partir ! Dis-lui que nous ne l'avons pas appelé ! Toi, je sais qu'il te croira !

## *Meïna*

— Va-t'en !

— Il recule. Écoute le portail qui se referme et le fouet qui claque dans l'air : il part ! Tu l'as fait fuir. Merci !

— Il reviendra.

— Mais nous serons loin ! Il ne nous reconnaîtra plus, car j'aurai beaucoup changé entre-temps ! Éparpille sur l'autel les restes de l'enfant... Comme ça... Très bien. Maintenant, déshabille-toi et aime-moi sous l'ombre de la croix que nous avons brûlée. C'est merveilleux...

— C'est merveilleux. »

\*

LE CHEMIN GUIDAIT MES PAS VERS L'HORIZON. LA FATIGUE N'EXISTAIT PAS. JE N'ÉTAIS PLUS MOI-MÊME. UN JOUR, JE REVIENDRAI ET LE MONDE SERA DIFFÉRENT.

AUX DERNIÈRES NOUVELLES, TU ÉTAIS MALADE. IL N'Y AVAIT PERSONNE POUR TE SOIGNER.

JE CROIS QUE J'AI LE MAL DU PAYS, MAIS JE RÉSISTERAI AUSSI LONGTEMPS QUE JE LE POURRAI.

REPOSE-TOI BIEN.

PEUT-ÊTRE, UN JOUR, JE REVIENDRAI.

Ainsi fut célébré le mariage.

Je me souviens de la foule : chacun avait ressorti ses

habits de cérémonie, et l'église était pleine. On nous a soufflé quelques mots à l'oreille, puis on nous a abandonnés au milieu de l'allée bordée de platanes. Les grandes orgues jouaient seules leur musique d'extase et de lumière.

\*

— Rappelle-toi : tu as dit oui.

— Je m'en souviens très bien.

— Tu portais ta robe de dentelle noire, et moi ce costume de feu que tu aimais tant. Tu dominais le monde du haut de ta fierté, alors que j'étais comme seul au milieu de la foule.

— Je me souviens. Tu n'osais pas lever les yeux vers cet homme qui t'offrait son appui. Je cherchais à fixer ton regard, mais cela m'était impossible. Tu fuyais trop vers la lumière du vitrail. Le rouge et le jaune t'enivraient.

— Nous sommes restés longtemps dans ce monde de délire. Jusqu'à ce que je crie et que tout le monde s'enfuit, outré.

— Tu avais jeté sur la croix une ombre qui représentait un souvenir que personne ne pouvait comprendre.

— Et puis, j'ai mis le feu et l'église entière a brûlé. Je crois qu'elle brûle encore, d'ailleurs, car je l'alimente de mon souffle.

## *Meïna*

— Ensuite, nous sommes sortis pour prendre le train du désert. Nous étions seuls. Nous ne nous connaissions pas depuis très longtemps.

— Nous nous étions rencontrés sur une plage, le jour où, blottis dans un coin de ta chambre, nous avions noyé nos regards dans le fond de nos rêves.

— Tu m'avais proposé ce voyage. Sur la colline...

— Sur la troisième colline ?

— Oui. Nous nous étions baignés ensemble dans la rivière. Quelques jours avant la pleine lune.

— C'est vrai.

— Tu étais toujours aussi belle. J'aimerais tant vivre longtemps avec toi... Très longtemps. J'ai suivi tous les chemins que tu faisais courir devant moi et qui montaient derrière ton épaule jusqu'aux forêts qui s'étalent

AU-DELÀ DU VISIBLE